

GROUPEMENTS JEUNESSE ET MONTAGNE
Groupement VIGNEMALE
LOURDES

SCRIBOUILLARDS EN MONTAGNE

**En souvenir de l'ascension de La Pique Longue
du Vignemale (3.298m) par les Chefs et les
Secrétaires du P.C. du Groupement Vignemale,
sous la conduite de l'Instructeur BOYRIE
les 12 - 13 et 14 juillet 1942**

Oh, combien de grands chefs, combien de volontaires
Qui partirent joyeux vers les cîmes altières,
Dans le sombre brouillard qui sévit, ce jour-là
Ne pouvaient plus, le soir, avancer d'un seul pas
Dans ce chemin montant qui grimpait vers la lune
A l'assaut de ce pic dont tout le Groupement
Vénère le nom seul, comme un pieu talisman.

Que de jeunes, pompés sous le poids du bagage,
Ont regretté alors le parti le plus sage
Qui consistait pour eux, jusques à ce jour-là,
A gratter du papier, à dresser des états,
A savoir aligner des colonnes de chiffres,
A savoir calculer des augmentations,
A faire des rappels Mais en diminution
A courtiser parfois quelque jolie brunette
Plutôt que s'esquinter à gravir les Oulettes
A charrier sur son dos un trop lourd attirail
Qui vous scie les épaules, écrase le poitrail,
Vous donne dans la brume, l'aspect d'un dromadaire
Et dans un mauvais pas, vous fait tomber par terre.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues,
Vous roulez à travers les sombres étendues
Heurtant de vos souliers des pierres inconnues.
On s'entretient de vous, là-bas dans le P.C.
On suppose vos chances, on doute du succès,
On vous traite de fous d'une audace si fière :
Monter au Vignemale et n'être que secrétaires.
Mais maintenant, ça y est : le sort en est jeté,
Car il faut que l'on marche, ou bien il faut crever.



Lac de Gaube : Brouillard sinistre : Morne plaine :
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
Tu as vu arriver le sombre bataillon.
D'un côté c'est l'Espagne et de l'autre la France :
Le repas de midi redonne l'espérance
Aux plus désespérés qui, d'un bel appétit
Dévorent le repas que le Chef Abbadie
Avait su, en son cœur de mère nourricière,
Nous faire entreposer au fond des gibecières ;
Et notre souvenir s'en va affectueux
Vers nos braves cuistots qui suent devant leurs feux.
Tandis que nous cassions tranquillement la croûte,
Un groupe des Chantiers, suivant la même route
Nous dépasse et dans un regard assez lointain
A l'air de chuchoter : « ils n'iront pas bien loin ».

Mais après ce repas très justement dosé,
Notre marche reprend d'un pas plus assuré.
Au milieu des marais des Petites Oulettes,
Perdues dans le brouillard, nous voyons des silhouettes
Qui vont, viennent, retournent et tournent à tout vent,
Semblables à des mouettes perdues sur l'Océan.
Ce sont nos compagnons qui, un instant plus tôt
Ont crû nous dépasser ... et sont le bec dans l'eau.
Tels les jeunes poussins que le vautour menace
Et qui fuient éperdus l'ombre du grand rapace
Se pressent tout autour de leur mère, éperdus
Attendant d'elle seule la chance de salut,
Tels, nos jeunes héros, au milieu des tourbières
Entourant tristement leur belle cantinière
Qui fait tous ses efforts pour arrêter leur fuite
Portant sur un bâton une fort belle truite.
Ces jeunes égarés bénissent le destin
Grâce auquel ils pourront poursuivre leur chemin
Ils s'incorporent à nous et reprennent leur route
leur esprit dégagé de toute erreur ou doute :
Nous étions partis trente, mais par ce prompt renfort,
Nous nous trouvions cinquante en arrivant au port.

Plus qu'un petit effort et nous aurions vaincu :
Hélas, notre chemin monte de plus en plus :
Les Chefs Icard et Lie se proposent bientôt
De transporter ici l'Equipe des Travaux
Afin de goudronner d'une façon moderne
Ce sentier qui remonte à l'âge des cavernes,

Ou, ce qui sera mieux, sinon plus poétique,
D'installer un tramway ou un téléphérique.

o
o o

Le soir tombait, la lutte était ardente et noire
Nous avions l'offensive et presque la victoire.
Raidis sur les bâtons, en un dernier envol,
Nous parvenons enfin à dépasser le col
Et nous voyons alors, contre toute espérance
Apparaître le toit de ce cher Baysselance.

Après un bon repas arrosé de Blédine,
Que notre ami Beugnette, en sa candeur divine
A cru bon de charrier en ces lieux élevés,
Nous nous préparons tous, enfin, à roupiller.
Le matelas est doux, car ici, tous les lits
Ont été façonnés à même le granit.

Dans le refuge enfin, tout est devenu sombre
Et tandis que grandit le royaume des ombres,
Un souffle tout puissant s'élève dans la nuit
Et monte crescendo : « Mais quel est donc ce bruit ? »
D'aucuns croient que dehors, un ours des Pyrénées
Est venu pour chercher la viande sans tickets
Mais on s'est aperçu, au bout d'un long moment
Que c'est, du Chef Lacour, le simple ronflement.

o
o o

Le lendemain matin, à peine réveillé,
Nous fûmes tout surpris par le temps qu'il faisait :
Il neigeait : nous ne pouvions faire notre conquête
Pour la première fois, tous nous baissions la tête
Dix heures moins le quart ; nous partions lentement
Laisant derrière nous l'immense glacier blanc.
Il neigeait : l'âpre hiver, fondait en avalanche :
Ce n'était tout autour qu'une symphonie blanche.
Et nous nous en allions semblables à des vaincus
Après nous être enfin tant approché du but.

Soudain, le Chef Boirye, en son sens montagnard
A cru voir un rayon transpercer le brouillard.
Les sacs sont déposés à même les rochers
Et nous nous élançons à l'assaut des glaciers
Ficelés l'un à l'autre, ainsi que des boudins
Notre long serpent noir se déroule sans fin.
Nous longeons de profondes et sinistres crevasses

D'où l'on entend monter des craquements de glace.
Certains d'entre les bleus, trop fortement émus
Eprouvent un besoin subit et imprévu.

Nous parvenons ainsi, au sommet du Couloir
De Gaube, vaste et sinistre entonnoir.
« Mais, comme dit quelqu'un, la piste semble bonne,
Nous viendrons, cet hiver, pour y faire un slalom ».
Maintenant nous voici attaquant les rochers
Sur lesquels nous allons parvenir au sommet
Un mouchoir, dans le vent, monte vers les étoiles :
Encor un qui s'en va faire du vol à voile :
C'est le dernier effort et dans le vent qui pique
Nous voici au sommet de cette Longue Pique
Qui malgré ses hargneux trois mille trois cent mètres
Vient enfin de trouver ses trente nouveaux maîtres.

Que dire du retour, sinon qu'il dépassa
Tout ce qui s'était fait dans ce système là.
Chaque cordée lancée en un tremblant « culling »
Se retrouva en bas, dans un style ultra-swing :
Les uns jetant aux cieux de lugubres appels,
D'autres entortillés aux cordes de rappel.
Un chef était resté pour garder les affaires
En bas sur les débris des moraines glaciaires :
Derrière un mamelon Lafargue était posté,
Lafargue, espoir suprême et suprême pensée.
Nous le trouvons assis fumant un gros havane
Il sert de ralliement à notre caravane.
Et par l'étroit sentier caillouteux, puis fleuri
Nous rallions le port : enfin, c'est Gavarnie.

Ainsi se termine l'épopée homérique
Des trente scribouillards qui gravirent la Pique.

o

o o

Nous allons maintenant, telle est la tradition
Procéder au baptême de cette promotion
Avant de dévoiler les rites très bizarres
Qui vont tous vous sacrer de parfaits montagnards
Je voudrais ajouter, et non sans émotion
Quelques mots qui pour tous tirent les conclusions :
Pour la première fois vous avez vu en face
Le royaume des rocs, des neiges et des glaces
Et vous avez senti, au fond de votre cœur,
Naître un attrait nouveau de force et de douceur
D'audace et de respect qui toujours accompagne
Celui qui a compris ce qu'était la Montagne.

Montez vers l'Idéal qui vous attends là-bas
Montez à lui, confiants, il ne descendra pas
Prenez votre courage et la pique ferrée
Elle est là, sur les Monts, la LIBERTE SACREE
C'est là, à chaque pas que l'homme la voit venir
Ou s'il l'a dans le cœur qu'il la sent tressaillir
Montez et dans la vie, tout comme sur la glace
Soyez toujours hardis et sachez « FAIRE FACE ».

Noël LACOUR





De gauche à droite : Paul BEUGNETTE - ? - ?





4 ce vinet Paul
En souvenir 5^e rue
Follade
Chauv

Tous les participants reçurent un compte-rendu des 3 jours d'ascension.

Ci-dessus, copie de la note manuscrite de Noël LACOUR sur l'exemplaire remis à Paul BEUGNETTE